

LUC ARKANSAS  
LES GALEJADES SINGULIERES  
NOUVELLES

---

7

LES SOEURS RAVELINES

A l'arrière du parc municipal de cette jolie cité de province, y formant ainsi un prolongement naturel, on trouvait une imposante propriété, avec hôtel particulier, grand jardin planté d'arbres et de massifs fleuris, présentant un somptueux ensemble, dénommé : " Les Lilas Blancs " que la population locale connaissait bien à cinq lieues à la ronde. En effet, vivaient là les deux soeurs Ravelines qui, depuis longtemps, et chacune à sa façon, faisaient parler d'elles, avec respect ou prudence, selon le cas. En effet, bien que soeurs naturelles, héritières directes d'une riche famille d'industriels, elles ne se ressemblaient en rien sur le plan physique, caractériel ou comportemental. Charlotte, l'aînée, était grande et longue comme un jour sans pain, grincheuse, imbue de sa personne, jamais satisfaite. La cadette, Amélie-Marie, était de petite taille, grassouillette, avec un bon visage souriant, avenante, joviale, bienheureuse avec chacun. La première était férue d'études hautement supérieures ; elle avait couru les bancs des collèges universitaires de Cambridge, puis de Harvard, parlait couramment dix langues, passait le plus clair de son temps enfermée dans une " tour d'ivoire " aménagée dans les

combles du pavillon, à l'instar de Jules Verne, pour y écrire des textes scientifiques destinés aux sociétés savantes, pour y confectionner des appareils mystérieux de son invention, etc. Tandis que la bonne Amélie-Marie se faisait souvent traiter " d'idiote " par son aînée, car " elle ne savait rien , n'avait rien appris sinon qu'à faire des plats cuisinés, des tartes et des galettes ! " ...

Cependant, lorsqu'on dépoussiérait la situation, chacun faisait facilement son choix. Charlotte s'avérait un courant d'air invisible et glacial, tandis que la seconde se révélait un zéphyr permanent très doux et disponible. Charlotte ne songeait qu'à son prestige, à sa gloire. Amélie-Marie, était là pour tous, s'occupait vaillamment de tout, régnait discrètement et avec humilité sur la maison dont elle avait charge, dirigeant avec compétence et bonne humeur sept employés à l'année. Il y avait deux cuisinières - les cuisines étaient vastes et modernes et on y confectionnait matin et soir des repas à offrir aux pauvres, des gâteaux de toutes sortes destinés aux cantines des écoles, au curé de la paroisse, au Maire du pays, aux gendarmes, peut-être, au Pape... - Ensuite, on trouvait une femme de chambre, deux servantes pour les courses et autres, deux jardiniers dont un qui faisait office de chauffeur occasionnellement pour conduire et entretenir la grosse berline de service. Certes, Amélie-Marie, ne

chômait nullement tout au long des journées ; mais elle ne se plaignait jamais. Elle était disponible, rassurante, le soleil brillait en elle et, dès qu'elle apparaissait, tout allait bien . Avec sa soeur, Amélie-Marie vivait un célibat de culture, accepté et sans faille, car ni l'une ni l'autre n'eût toléré " les caprices d'un homme ! "... Avec l'âge avançant ( elles avaient dépassé la soixantaine ) ces dispositions ne faisaient que s'affirmer. D'ailleurs, aux dires du voisinage, nul téméraire n'eût jamais survécu plus d'une quinzaine de jours à leurs côtés, tant elles s'avéraient " spéciales ", fatigantes, épuisantes chacune à sa manière. Du matin au soir, il régnait aux "Lilas Blancs " une agitation de quatre escadrons, tant il y avait à faire dans tous les domaines. Parfois, l'atmosphère électrisée de l'endroit poussait la " grincheuse " à se manifester du haut de son bastion afin de réclamer le silence. Mais la paix ne durait pas longtemps, car s'agiter ici, il le fallait bien.

Donc, malgré leur beau parti, jamais ces demoiselles n'avaient évoqué le moindre mariage. Elles n'y songeaient point, ne s'en préoccupaient nullement et les candidats étaient aussi rares que l'eau au sahara. Aussi, elles ne bénéficiaient ni l'une ni l'autre d'un faciès pour le moins acceptable qui eût pu interpeller tant soit peu la gent masculine. L'une avec sa bonhomie, ses cheveux roux vénitien

bouclés, sa peau rose bonbon, son nez retroussé, sa bouche en fleur sur un menton inexistant, faisait penser à une brioche sortie du four.

L'autre, front écrasé sous une chevelure courte, yeux écartés, noirs et perçants, nez plat, bouche fuyante, ressemblait à un méchant crabe des Antilles, dont elle en avait le caractère pinçant. Qui, quel être débonnaire, courageux et désintéressé, eût-il pu avoir une telle vaillance pour s'accoupler avec l'une de ces tristes désavantagées ? Mais, finalement, les deux soeurs Ravelines n'étaient pas mécontentes de ces barrières naturelles qui leur permettaient de vivre selon leur conviction.

Compte tenu de la générosité des propriétaires des " Lilas Blancs", qui fournissaient ainsi des secours appréciables à la population malheureuse ou indigente, ainsi que des offrandes diverses distribuées à tout un chacun à travers la ville et sa banlieue, les responsables de la commune avaient organisé un mode de livraison à l'aide d'une navette, laquelle permettait de joindre aisément chaque destinataire. C'était donc des allées et venues régulières qui animaient la propriété privée, au grand dam de l'intellectuelle " que l'on dérangeait outrageusement " mais qui s'en tenait pourtant là, car Charlotte partageait les bonnes actions de sa soeur. Bientôt, Amélie-Marie dut embaucher une troisième cuisinière, ainsi que deux jeunes commis, ce qui porta l'effectif à dix personnes, employées toute l'année. Les soeurs Ravelines, bonnes chrétiennes, n'envisageant aucune descendance, s'étaient mises d'accord sur le fait que leur grande fortune serait au moins utile en soulageant l'existence des malchanceux et des pauvres spécialement. Elles jouissaient en retour d'une grande estime de la population et on ne parlait que de leur dévouement dans les chaumières.

Une fois les actions matinales expédiées, venait la récompense

pour tous avec un excellent repas servi dans la grande salle à manger de la maison, dont les hautes fenêtres ouvraient sur le jardin fleuri. Là, il y avait une grande table rectangulaire, dressée avec nappe et couverts, destinée aux employés, et une autre, ronde, à l'avant, en pleine lumière, parfaitement organisée aussi qui recevait les deux maîtresses des lieux. On déjeunait ainsi, tous ensemble, en partageant agréablement les mêmes mets et nourritures et des appréciations très fortes avaient fini par lier naturellement ces personnes entre elles. Sans qu'on dût l'appeler jamais, Charlotte rejoignait la salle à manger vers les midi trente, saluait poliment le personnel et s'installait en face d'Amélie-Marie à la table ronde, avec vue au jardin resplendissant. Toutes deux échangeaient alors un bavardage discret tout en se délectant de préparations succulentes proposées par les deux servantes. Malgré le nombre de personnes réunies, il régnait un silence monacal dans la salle à manger au moment du déjeuner, car nul ne se serait permis de troubler le repas de ces deux soeurs admirables. Quelquefois, afin de "réveiller" cette assemblée de gens raisonnables, Amélie-Marie osait lancer quelque boutade ce qui autorisait ainsi des rires bienvenus. Charlotte se forçait alors visiblement avec un sourire anglais où elle dévoilait

des dents raides comme des pieux.

Parfois, les deux soeurs prenaient leur café à l'extérieur, sous une tonnelle où s'épanouissait une vigne. Amélie-Marie, avec son dévouement habituel, forçait à ce déplacement, afin que Charlotte pût s'aérer un peu.

- Tu es blanche comme une oie ! disait alors la première. Ce n'est pas raisonnable de t'enfermer si longuement. Tu travailles beaucoup trop !

- Ne travailles-tu pas beaucoup trop toi-même ? répliquait la seconde.

- Nous n'avons pas besoin de tes sempiternelles recherches stériles... Mon travail, lui est très utile à chacun.

- Tu ne peux pas comprendre, Amélie, j'oeuvre pour les sciences. Un jour, l'humanité louera mon entreprise....

Là-dessus, sans se fâcher pour autant, les soeurs Ravelines se séparaient pour vaquer chacune à ses affaires.

Le repas du soir était beaucoup plus restreint et intime, car la

plupart des employés rentraient chez eux dès dix-huit heures. Une des trois cuisinières assurait le service, à tour de rôle. Restaient sur place pour la nuit, une des servantes ainsi que le jardinier, car ils y avaient leur logement. A l'appréciation des intéressés directs, et bien que nullement paisibles, " Les Lilas Blancs " s'avéraient être un havre de bonheur.

C'est mon ami Henri Jonquille, que je croisai un jour à Paris, qui me parla le premier des Soeurs Ravelines. Nous fîmes un bon repas ensemble, afin de saluer les retrouvailles, et il me raconta tout ce qu'il savait à propos de ces personnes très particulières. Lui-même avait été employé dans un ministère, et c'est là qu'il y rencontra Charlotte Ravelines, alors très jeune, qui assurait cependant de hautes fonctions, en raisons de ses capacités et connaissances infinies. Bien que n'ayant aucune nécessité de travailler pour obtenir un salaire, Charlotte avait été sollicitée très tôt, par un gouvernement de jeunes esprits et l'on comptait sur elle pour gérer le secteur très pointu des communications, car elle était férue d'informatique et possédait, paraît-il un doctorat en la matière. D'ailleurs, Henri me précisa que Charlotte avait l'obsession des diplômes et qu'elle

s'entêtait à s'inscrire et à se présenter, par défi, à tous les examens qui s'offraient à elle, difficiles ou pas. C'est ainsi, me dit-il encore, qu' étant appelée à voyager souvent, dans le cadre de ses activités ministérielles , elle avait obtenu une qualification de pilote de ligne, afin de pouvoir éventuellement intervenir en cas de détresse de son avion, si par malheur les deux pilotes se fussent révélés subitement inopérants... Cependant, en raison de son caractère des moins faciles, de son comportement fier, audacieux et dominateur, elle fut de plus en plus écartée de ses charges, car par ses connaissances et décisions péremptoires, elle faisait de "l'ombre" à ses mentors, à ses supérieurs qui, majoritairement masculins ne le supportaient plus. Un jour, on lui fit comprendre qu'on n'avait plus besoin de ses services et elle dut quitter le ministère des communications où elle n'avait plus sa place. Elle en garda une rancune farouche envers tous les décideurs de l'endroit, les qualifiant de " brutes incompetentes " et, forte de ses savoirs sans pareils, elle " s'amusa " à leur infliger de cuisantes vengeances à sa façon. Experte en informatique, comme on l'a dit, elle " jouait " avec

l'univers des portables et d'internet comme elle le voulait. Pas assez de balancer des virus à qui mieux mieux à travers les postes et les services, créant des désordres et des catastrophes incalculables, elle effarouchait les communications téléphoniques en " basculant " les appels. Ainsi, par exemple, ces messieurs, pensant appeler leurs maîtresses, se retrouvaient en liaison avec leurs épouses et je vous laisse deviner des conséquences qui en résultaient. Elle écuma longtemps le milieu informatique des secteurs responsables de ses déconvenues, puis passa à autre chose afin de s'occuper utilement comme elle le pensait. Elle se fit une vengeresse officielle, échappant adroitement à toutes les poursuites judiciaires, comme à l'intervention des acteurs effaçants de la technicité opérantes. Une sorte de Zorro au féminin qui intervenait radicalement contre les escrocs du net, les voleurs organisés, les bloqueurs intéressés, les malversations les plus diverses, etc. Les lycéens, les écoliers connurent à leur tour des purges drastiques de leurs portables et ne purent bientôt plus téléphoner, ni échanger qu'à des heures bien précises, afin qu'ils pussent étudier tranquillement avant tout. Jamais

personne ne parvint à la démasquer. Finalement, lasse de jouer ainsi solitairement et avec facilité, les hackers-vengeurs incompris, elle stoppa ses actions d'elle-même pour se consacrer à des recherches hors circuits, voire complètement inusités qui lui trottaient par la tête.

Par un beau matin ensoleillé, Charlotte quitta son perchoir obscur pour se rendre au jardin, où avec l'aide du jardinier, elle installa un appareil de son invention, qui ressemblait à un petit globe sur pied, doté d'une sorte d'entonnoir inversé comme celui d'une trompette. Des boutons de diverses couleurs scintillaient sur le pourtour dudit globe, aux reflets d'opale. On plaça cette merveille au centre de la pelouse, sur une chaise de jardin, la trompette dirigée au sud,. Aucun fil électrique ne semblait alimenter cet étrange objet qui se mit bientôt à émettre des " cuit! cuit ! cuit ! " par intermittence. Puis, on l'abrita encore à l'aide d'un parasol et, quand tout fut prêt, Charlotte invita le jardinier à s'écarter tandis qu'elle pianotait sur son téléphone portable. Elle communiqua ainsi un code secret à son appareil qui, soudain se mit à briller étrangement en chantonnant doucement des " Zoue... Zoui ! Zoue.. Zoui ! "

- C'est bon ! déclara Charlotte au jardinier. Il n'y a plus qu'à patienter

quelques heures., Justin. Vers midi, on pourra sûrement observer les résultats de son action...

- Si cette opération réussit, cela sera prodigieux, Madame ! s'écria Justin enthousiaste. Les maraîchers et les cultivateurs vont se disputer votre appareil !

- Nous verrons plus tard ce que l'on pourra en faire... dit simplement Charlotte. D'autres s'occuperont de sa destination. Présentement, Justin, je vous charge de surveiller que personne ne s'approche de l'appareil ; je n'en connais pas encore toutes ses capacités...

- Vous pouvez compter sur moi, Madame. Je serai vigilant.